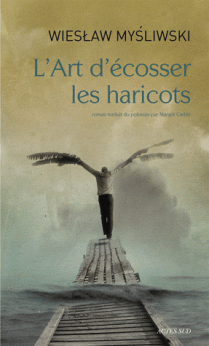
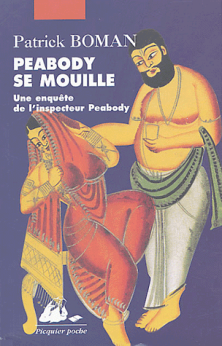
**L’art d’écosser les haricots**

**Wieslaw Mysliwski**

*04 janvier 2011*

Un vieil homme retrace presque un demi-siècle de sa vie à travers également l’histoire de son pays, la Pologne. Sous la forme d’un long monologue, il raconte à un visiteur inconnu venu lui acheter des haricots, les rencontres de sa vie. Le temps d’écosser ces haricots devient le prétexte à une riche évocation de souvenirs multiples et épars,servie par une imagination forte, parfois prolixe et déroutante. Des questionnements philosophiques constituent l’essentiel de ce roman et restent bien souvent sans réponse, déconcertant alors le lecteur qui n’aura pas pris le parti de se laisser porter avant tout par l’imaginaire foisonnant du narrateur. Parfois, on s’égare, on perd le fil mais toujours avec douceur et sans gravité. Quelques pages plus loin, on se raccroche à son imaginaire et on savoure, de nouveau, la bonhommie du héros, sa puissance d’évocation et la qualité de l’écriture.

Un roman indomptable à prendre comme tel !

**Peabody se mouille**

**Patrick Boman**

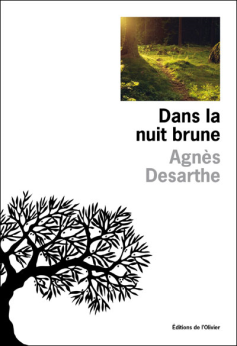
*18 janvier 2011*

S’il faut à peu près deux chapitres pour se familiariser avec le style étonnamment expressif, tout en verve de Patrick Boman, le récit qui s’annonce ensuite est un vrai délice.

Le lecteur se retrouve plongé dans une ambiance pittoresque et colorée des indes britanniques aux côtés d’un inspecteur anglais grivois, truculent et roublard, parfaitement intégré au pays (il parle même l’hindoustan). Egrillard et franc-tireur, il ne mène pas vraiment d’enquête et sème plutôt la zizanie au palais du raja.

Dans un langage flamboyant et débridé, c’est tout un monde grouillant qui prend vie, s’agite et séduit. Le dépaysement est garanti, l’exotisme bariolé, un enchantement pour les sens.

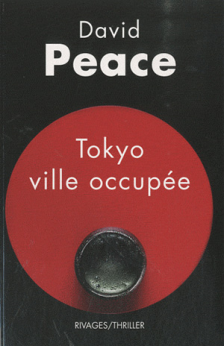
Un roman drôle, accrocheur et libérateur. Laissez-vous embarquer, c’est un régal !

**Dans la nuit brune**

**Agnès Desarthe**

*13 janvier 2011*

Lorsque Marina doit affronter la mort brutale (et accidentelle ?) de son amoureux Armand, Jérôme son père, tranquille agent immobilier quinquagénaire dans une petite ville de Franche-Comté, se retrouve brusquement confronté à lui-même. Cette situation douloureuse et dérangeante réveille son passé « d’enfant des bois ». Une véritable quête identitaire qu’il va traverser en compagnie de personnages attachants et hauts en couleurs : Rosy, une adolescente obèse, Vilno une extravagante écossaise, Alexandre, un inspecteur homosexuel ou encore son ex-femme, Paula, tous porteurs d’histoires personnelles touchantes. Une évocation fine et discrète des sentiments, parfois empreinte de mystère et de trouble. L’auteur ne dit pas tout, semble se détacher parfois de ses personnages et laisse alors le lecteur un peu désemparé. Mais c’est joliment écrit. Sensible aussi.

**Tokyo, ville occupée**

**David Peace**

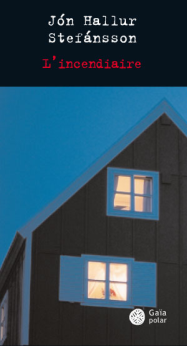
*10 janvier 2011*

Il faut imaginer Tokyo, au lendemain de la guerre mondiale. En janvier 1948, dans une ville sans repères, en ruines, un drame effroyable se produit. Un écrivain s’efforce, dans la tourmente, la peur et la confusion de rassembler tous les éléments relatifs au drame (un authentique fait-divers) pour approcher de la **Vérité.**

Mais que s’est-il réellement passé le 26 janvier 1948 à la banque impériale de Tokyo. ? Un homme, se présentant comme le docteur Yamaguchi Jirô et dépendant du Ministère de la santé publique, informe le directeur de la banque qu’une épidémie de dysenterie s’est déclarée dans le quartier et doit procéder, à titre préventif, à une opération sanitaire. Il s’agit d’administrer à l’ensemble du personnel, un puissant antidote. 16 employés vont boire ce breuvage ; 12 vont succomber à un empoisonnement au cyanure de potassium…

A travers un jeu très populaire à l’époque d’Edo, qui consiste à raconter des histoires de fantômes à la lueur de bougies qui s’éteignent au fil des histoires, l’écrivain recueille 12 témoignages (12 chandelles) de personnes mortes ou vivantes, qui, avant de s’éteindre définitivement donnent leur point de vue sur cette énigme d’empoisonnement collectif. Ces témoignages, servis par un style très personnel et inédit, parfois incantatoire et envoûtant, empreint de complaintes et de gémissements à la limite de l’intelligible, attestent assurément du talent de l’écrivain mais aussi de la difficulté à pénétrer dans un univers aussi déconcertant et hallucinant, vraiment complexe.

Dénoncer l’horreur de la guerre et se battre pour la réhabilitation d’un condamné injustement puni constituent la raison d’être du récit. Qu’il frustre le lecteur car parfois trop énigmatique, il n’a de cesse d’interpeller, d’éveiller les consciences, de susciter l’admiration finalement et de combler de bonheur le lecteur avide d’innovations stylistiques.

**L’incendiaire**

**Jon Hallur Stefansson**

***17 janvier 2011***

A Seyoisfjördur, l’hiver neigeux et glacé a contraint la population à vivre en autarcie. Toutes les liaisons avec la capitale Reykjavik, sont momentanément coupées et les habitants vivent resserrés sur eux-mêmes. C’est au sein de ce microcosme, décrit avec précision que le drame va se dérouler et faire de chacun des personnages, un coupable potentiel.

La ville est sous le joug d’un incendiaire et le brigadier-chef Smari est bien incapable de mener l’enquête objectivement tant les liens qui l’unissent à la population sont étroits et familiers. Aussi, Valdimar, inspecteur de la police criminelle de Reykjavik, vient lui prêter main forte. Observateur extérieur, il rencontre les habitants et tente de démêler plusieurs intrigues familiales complexes et sournoises. Il lui est bien difficile de pénétrer dans cet univers intime, extrêmement clos. Les silences accablants des uns, les rancœurs jamais assouvis des autres, compliquent sérieusement l’enquête et amplifient la tension. Ajouter à cela la virtuosité de l’auteur pour dépeindre avec justesse et une réalité glaçante, le malaise de la société islandaise, où la jeunesse a perdu toute illusion, tous repères dans un cadre familial depuis longtemps explosé. Les incendies deviennent alors le prétexte pour mettre en évidence des êtres humains perdus, parfois à la limite de la folie, des êtres humains désespérés, fragiles, ou encore vils, lâches et profondément égoïstes.

Un constat terrible dénoncé à travers une écriture limpide, précise et lumineuse, comme un contraste avec l’intrigue elle-même, si noire.

Où l’inspecteur et le lecteur restent à l’écart, abasourdis mais saufs ; en dehors, comme pour se préserver encore un peu d’une société en pleine déroute.

**Petite sœur, mon amour**

**Joyce Carol Oates**

*24 janvier 2011*

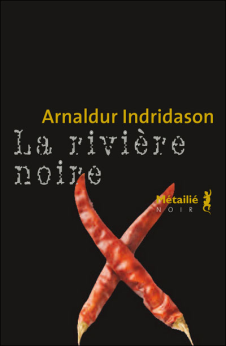
Un titre si doux, si avenant pour révéler une histoire glauque et douloureuse : âmes sensibles s’abstenir !

Joyce Carol Oates, une fois de plus, excelle dans l’art de la satire sociale féroce de la middle-class américaine, ébranle toutes les valeurs familiales rassurantes dont elle se fait l’écho et crée le malaise chez le lecteur.

Voici la transposition libre et subjective d’un fait-divers qui secoua l’Amérique entière. En décembre 1996, une mini-miss est sauvagement assassinée dans la cave du domicile familial. Les soupçons se porteront sur les parents notamment et l’affaire ne sera jamais clairement élucidée. Dans ce roman, c’est le frère qui témoigne et relate les faits, dix ans plus tard, et condamne sans appel ses parents. Tout au long de son récit-fleuve, sinueux, pétri d’angoisse, parfois névrosé, il évoque une famille en totale décomposition, annihilée par la vanité indécente d’une mère et l’indifférence d’un père face à deux enfants fragiles et désorientés, en quête d’amour et de reconnaissance.

A travers un style étriqué, déformé (cf. ratures, notes de bas de pages, …) c’est tout la déstructure d’un être qui se dessine, sa lente déshumanisation orchestrée par un couple de parents médiocres, ignobles et prêts à tout pour satisfaire un narcissisme démesuré et vénal, profondément abject.

Après le décès de sa sœur, Skyler trouve refuge dans la drogue et les centres psychiatriques et s’enferme dans une culpabilité invalidante pendant dix ans. C’est toute cette ambiance glauque qu’il décrit avec minutie et obsession, page après page et qui conduit inexorablement au chaos. Des pauses dans la lecture sont souvent nécessaires car ce récit est pesant, presque asphyxiant, et souvent effroyable. Mais les dernières pages s’illuminent, apportent une lueur d’espoir au sein d’un esprit torturé et anéanti par le doute. On ose alors croire à une renaissance, une résilience chez Skyler. Et soudain, on respire mieux (ouf !) après une lecture réellement éprouvante et traumatisante.

**L a rivière noire**

**Arnaldur Indridason**

*28 janvier 2011*

En découvrant la quatrième de couverture, quelle ne fut pas ma déception d’apprendre que le commissaire Erlendur ne dirigerait par la présente enquête. Mais Il a suffi d’un chapitre pour une adhésion inconditionnelle de ma part à la nouvelle héroïne, Elinborg. Même s’il est irremplaçable, ce roman est une belle réussite, dans la même veine que les précédents, incisif, sombre et tragique, social et engagé.

Peut être moins énigmatique qu’Erlendur, plus sensible aussi, Elinborg enquête ici sur un meurtre sordide. Un homme est retrouvé mort, égorgé dans son salon. On a retrouvé dans ses affaires un flacon de Rohypnol, la drogue du violeur. L’enquête est assez délicate puisque la victime a pu, avant sa mort, être à son tour, coupable d’un acte odieux.

Avec un professionnalisme et une intuition redoutables, Elinborg mène cette enquête éprouvante.

Au-delà, de l’intrigue, l’auteur montre une justice défaillante, parfois inhumaine lorsqu’il s’agit de violences faites aux femmes, où la honte de la victime reste plus forte que les peines encourues par les condamnés, souvent légères, en tout cas jamais à la hauteur du traumatisme et de la souffrance engendrés.

Indridason est aussi observateur d’une société rurale qui vieillit, se délite et se raréfie. Au-delà de Reykjavik, plus rien ne vit. Comme si le pays peu à peu perdait son identité, ses valeurs et rites, et de ce fait, inéluctablement engendrait une jeunesse morne, sans repères et violente car désespérée, incapable de communiquer si ce n’est par l’illusion de réseaux sociaux ou blogs, témoins d’une extrême solitude et d’un mal être que l’Islande ne sait pas guérir ni prévenir ou contrôler. Une société dont la jeunesse perd le goût de vivre. Pas très joyeux, donc très Indridason.

**Le rêve d’Amanda Ruth**

**Michelle Richmond**

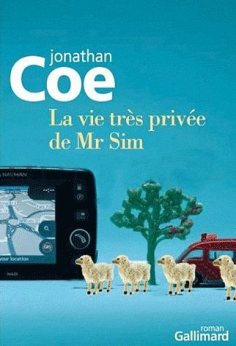
*31 janvier 2011*

Ce récit est à l’image de cette croisière touristique sur le Yangzi Jiang : organisé et sans surprises, très conventionnel, d’un exotisme fade et banal, sans envergure réelle, bas de gamme, en fait.

10 jours de voyage pour tenter de sauver son couple, accomplir le rêve de son amie défunte (assassinée, 14 années plus tôt) et accompagner un homme malade et condamné dans sa volonté de mourir ici, en Chine ; c’est décidemment beaucoup pour une seule femme ! Si on se laisse facilement porter par le courant du fleuve (le style est agréable, la lecture fluide), aucune émotion ne nous retient, aucune empathie véritable pour les personnages ne se dégage.

Un roman qui manque de profondeur, d’un romantisme souvent mièvre et un peu ridicule même parfois.

Un conseil : visitez la Chine autrement !

**La vie très privée de Mr Sim**

**Jonathan Coe**

*07 février 11*

Ou comment une vie ordinaire devient, à travers la plume acérée de Jonathan Coe, un récit époustouflant et pétillant.

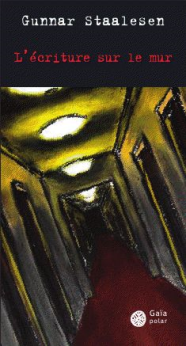
D’emblée le ton est donné. De suspense, il n’y aura pas ou très peu : dès les premières pages, Mr Sim est annoncé mort à travers un fait-divers paru dans la presse et le roman retrace alors les événements qui ont mené fatalement à cette destinée malheureuse et tragique mais en même temps si dérisoire, peut être à l’image de Mr Sim.

Car Mr Sim, apparemment, a tout d’un anti-héros. Il n’est pas issu d’une famille prestigieuse mais le fruit d’une erreur de jeunesse. Sa femme l’a quitté, emmenant avec elle sa fille et il n’a rien dit. Il est en dépression depuis six mois, fatigué et bien seul à 48 ans. Il s’apprête à aller vendre des brosses à dents « durables » dans le nord du Royaume-Uni.

A travers son périple, Coe excelle dans l’art de la satire sociale avec un cynisme et une acuité hyper-réaliste, visionnaire à certains égards. La société dans laquelle nous vivons et les valeurs qu’elle défend (ultralibéralisme et suprématie du système financier, leurres de la communication moderne) sont sans doute les premières responsables du désastre de la vie de Mr Sim et son attitude désenchantée, à la limite du vaudeville parfois, sa nostalgie ou sa dérision deviennent finalement des symboles d’une résistance subtile très respectable, presque héroïque alors !

Bref, un portrait psychologique magnifique d’un homme injustement condamné mais plus sensé que jamais, un homme foncièrement bon, sincère et pathétique qui, au volant de sa Toyota Prius hybride et en compagnie de son GPS pourrait nous emmener très loin, au-delà des îles Shetlands.

Un roman qui nous emporte, captivant de bout en bout, vif et drôle, surprenant et déroutant au final, entremêlé de récits parallèles aux styles divers et convaincants qui donnent du rythme à l’intrigue et offrent une lecture pleine de vitalité et d’enthousiasme .

**L’ écriture sur le mur**

**Gunnar Staalesen**

*10 février 2011*

Découvrir une nouvelle enquête de Varg Veum, c’est comme retrouver un vieil ami, un comparse : c’est un plaisir et cela fait du bien !

Une adolescente a disparu et est retrouvée morte, quelques jours plus tard. Varg Veum est contraint, de nouveau, de plonger au plus profond d’une jeunesse désespérée, sans repères, que la drogue et la prostitution ont condamnée d’avance, quel que soit le milieu social. L’occasion alors de dénoncer toute une société corrompue où même les structures éducatives reconnues ne font plus leur travail. Devant ce constat effrayant, ne peut naître qu’une tragédie. Les victimes, ici des jeunes filles, témoignent d’une misère sociale et culturelle mais aussi de l’éclatement du noyau familial qui structure et là, tous les milieux sont concernés.

Un peu moralisateur, notre détective, il est vrai mais toujours amer et désabusé. Et la colère monte lorsqu’il doit aussi faire face à un milieu mafieux bien implanté en Norvège (pays pourtant réputé sûr et paisible) ; qui l’oblige alors à utiliser des méthodes « très personnelles », peut être discutables, mais diablement efficaces comme de coutume et qui témoignent, une fois de plus, de sa vivacité.

Un roman sans surprises, une intrigue plutôt classique sans doute mais qui conforte le lecteur, le sécurise. Car même si la société s’ébranle de plus en plus, si la jeunesse n’a plus d’idéal, Varg Veum, lui, conserve la même ligne de conduite et continue à se battre avec la même ardeur et la même sincérité. Pour longtemps encore, espère le lecteur habitué. Un conservatisme convaincant, c’est plutôt rare !

**Michael Jackson**

**Pierric Bailly**

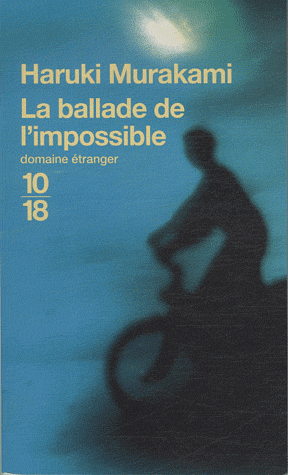
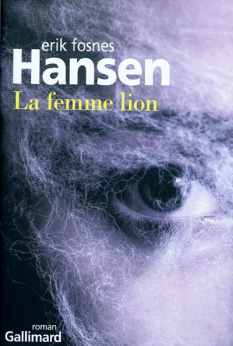
*14 février 2011*

Difficile de parler d’un livre qu’on a peu aimé, pas détesté pour autant mais dans lequel on s’est ennuyé souvent.

C’est l’histoire de Luc, jeune homme originaire du Jura, qui entreprend des études de cinéma à Montpellier. Il rencontre une jeune femme, Maud, étudiante en psychologie et le roman parle d’eux et de tous ceux qui tournent autour d’eux dans une ville du sud.

Cette histoire est un peu conçue comme un huis-clos où rien ne bouge véritablement, où l’ennui accapare l’existence avec force de détails Les personnages se stimulent à ne rien faire et je reconnais que si cette ambiance est parfaitement bien décrite, analysée avec justesse, même parfois drôle et incongrue, elle est souvent lassante et répétitive. Luc se regarde, englué dans le moment, presque immobileEt cela va durer plus de 400 pages ! Des pages et des pages où je ne me sens finalement pas interpellée ni touchée et cette distance finit pas créer indifférence et dispersion, voire un décrochage total.

A distance je suis restée, malgré une écriture attrayante et un style plutôt talentueux. Dommage !

**La ballade de l’impossible**

**Haruki Murakami**

*04 mars 2011*

A travers des paysages issus d’estampes japonaises, une douce mélancolie, des rêves sensuels, Murakami nous plonge délicatement dans le spleen adolescent. Avec une grande sensibilité à fleur de peau, il exprime avec justesse et grâce, la difficulté de vivre des adolescents, leur fragilité, leurs doutes et leurs souffrances qu’une protection infinie et tendre ne saurait assouvir.

Naoko, Watanabe et Midori sont des êtres délicats, angoissés, à la recherche d’eux-mêmes, qui vivent des liaisons intenses, évanescentes et si fragiles, toutes empreintes d’un romantisme désespéré mais lumineux et profond.

Un livre initiatique, harmonieux, en partie autobiographique qui n’est pas sans rappeler « l’attrape-cœur » de Salinger. Toute l’empreinte poétique de Murakami est déjà là.

Un roman dont on s’imprègne intensément et pour longtemps.

**La femme lion**

**Erik Fosnes Hansen**

*21 février 2011*

Cette histoire aurait pu démarrer par *« Il était une fois »* tant elle ressemble à un conte fantastique scandinave, empreint de mystère et de tristesse, très beau.

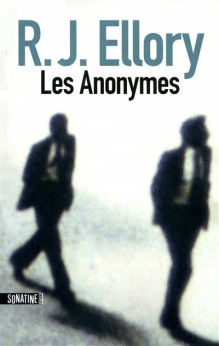
Par une nuit d’hiver glaciale mais lumineuse, parsemée d’aurores boréales,  une femme chute dans la rue et déclenche alors, dans la douleur, son accouchement prématuré. Elle succombe dans d’extrêmes souffrances et donne naissance à une petite fille, Eva, atteinte d’un syndrome très rare : l’hypertrichosis lanuginosa congenita. Elle est recouverte de poils, tel un félin. L’histoire se passe dans un village à peine nommé, sans doute imaginaire, là-haut quelque part en septentrion, au début du XXème siècle, à une date non précisée.

Avec une sobriété et beaucoup de sensibilité, l’auteur a ôté de son récit tout misérabilisme, toute condescendance et fait de son personnage, une jeune femme humaine, bien plus humaine que ceux qui l’entourent et résolument belle dans sa différence.

Un récit d’initiation d’une jeune fille douce et sensuelle, fragilisée par le désir et le plaisir, en quête de normalité tout simplement. Et qui doit se contraindre, se restreindre sans cesse dans ses sentiments comme si sa différence lui interdisait d’être simplement humaine.

L’auteur ne sombre jamais dans l’excès, ne juge ni ne condamne. Il est le témoin d’une identité qui s’affirme, se construit, s’épanouit au-delà même de la souffrance, du doute et de la peur.

Un superbe portrait de femme, presque allégorique dans la scène finale, annonciatrice peut être d’événements encore plus noirs dans une société où la nature humaine a perdu sa conscience et a sombré dans une folie monstrueuse.

**Le** **s anonymes**

**R.J. Ellory**

*4 mars 2011*

Un tueur en série sévit à Washington. Au commissariat du 2ème district, deux hommes sont chargés de l’enquête : Albert Rothet Robert Miller, sombre et fatigué, pétri de souffrance. Un homme mystérieux et solitaire, qui, au fil des pages, se révèle sans doute plus humain, honnête et juste que la plupart de ses collègues.

Pendant près de la moitié du livre, les deux commissaires enquêtent sur ces meurtres horribles et semblent traquer un psychopathe. La construction particulière du roman, déjà utilisée dans « Vendetta » offre au lecteur une alternance de récits qui accentue sa propre tension nerveuse, accélère son rythme cardiaque et l’essouffle même parfois (il y a quand même près de 700 pages ). Tour à tour, les policiers donnent leur point de vue et un homme, John Robey, présenté comme le meurtrier, s’exprime en parallèle et renverse leurs présomptions. Le lecteur est alors désemparé, perdu et ne sait plus précisément vers quelle vérité se tourner. Comme dans « Vendetta », il est peu à peu accaparé par le récit du meurtrier, se laisse séduire. Ellory offre à ce personnage tellement de force et de charisme que le lecteur s’attache, forcément et , à ce moment, avant même la prise de conscience du commissaire Miller, il accepte que le déroulement du récit s’inverse et que les coupables ne soient pas exactement ceux que l’on suppose.

Ce renversement est assez magistral et la seconde moitié du livre est conçue comme une nouvelle enquête, plus complexe, plus sournoise mais non moins palpitante. L’histoire de ce présumé tueur en série entraîne le lecteur jusqu’au Nicaragua dans les années 80, dans les entrelacs de la CIA et du trafic de drogue et se transforme bientôt en roman d’espionnage, en thriller politique engagé. A travers un récit extrêmement documenté et précis, Ellory dénonce la toute puissance des services secrets américains à laquelle nul n’ échappe, la corruption de ses membres que rien n’arrête et qui s’étend dans les plus hautes sphères dirigeantes au mépris des plus humbles, à savoir les pauvres, les noirs ou latinos principalement. Un « monstre » qui vous dévore, invincible encore aujourd’hui.

Manipulé de bout en bout, le lecteur, à l’instar du commissaire Miller est abasourdi.  *« La vérité, c’est que vous avez tourné autour de quelque chose sans jamais comprendre ce que vous aviez sous les yeux ».* Et même si certains passages sont un peu longs, parfois complexes, le résultat est tout simplement renversant et effrayant. La théorie du complot resurgit et fait frémir. Prenez garde !

**Cent ans**

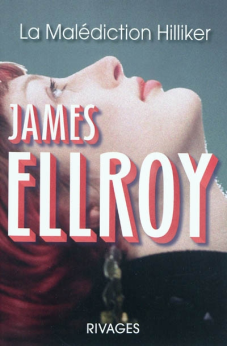
**Herbjǿrg Wassmo**

*07 mars 2011*

Voici l’histoire, sans doute en partie autobiographique, qui a construit l’auteur. Une vaste fresque féminine, envoûtante et passionnante. Les 6 cahiers qui composent le roman entremêlent les histoires de trois (voire quatre) générations de femmes sans jamais nuire à la lecture, toujours fluide. Le lecteur jongle avec les années sans s’égarer, accepte d’accompagner Sara Suzanne d’abord puis Elida et de revenir ensuite sur la destinée de Sara Suzanne, des années plus tôt. La construction rigoureuse permet ces allers-retours dans le temps, donne du rythme au roman et cette mise en parallèle de destinées différentes mais intimement liées exprime toute la force d’une famille, son unité malgré les aléas et les différences.

C’est aussi l’occasion de vivre l’Histoire de la Norvège. L’auteur ponctue son récit de petites anecdotes historiques, offrant alors davantage de réalité à son roman, un ancrage précis qui lui donne une authenticité, une ambiance particulière.

Un éloge des femmes, à la fois intimiste et universel.

**Le plus bel endroit du monde est ici**

**Francesc Miralles et Care Santos**

*12 mars 2011*

Dans un style un peu naïf, voici la destinée heureuse d’une jeune femme pourtant au bord du suicide dès les premières pages du roman. Sa vie va se trouver bouleversée par une rencontre dans un café magique. Elle va finalement se prendre en mains, ouvrir son regard aux autres et interpréter toute une série de messages qui la mèneront doucement au bonheur.

Le livre est chargé de conseils de sagesse déjà lus ailleurs, d’orientations pseudo-philosophiques un peu simples. Il se présente en fait comme un petit traité pour apprendre à vivre mieux, une sorte de guide spirituel qui tend au bonheur, mais dont le contenu reste léger et rebattu.

Un roman sans envergure ni ambition véritable dans lequel je n’ai, hélas, pas trouvé mon bonheur.

**La malédiction Hilliker**

**James Ellroy**

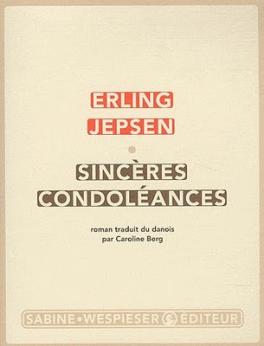
*11 mars 2011*

Un livre à réserver aux inconditionnels de James Ellroy, un livre utile pour comprendre ses obsessions, ses angoisses, ses souffrances mais en aucun cas un livre magistral. Il faut être préparé au style de James Ellroy, avoir été fasciné par ses romans pour accepter de se plonger dans ce dernier opus et y trouver un intérêt. Assurément, ne commencez par ce livre pour découvrir James Ellroy ; vous risqueriez de ne pas aller plus loin alors que c’est un auteur remarquable, époustouflant et incontournable dans les Lettres américaines contemporaines.

Ainsi donc, ce récit est une sorte de confession brutale de l’auteur, sans concessions pour lui-même (et pour son lecteur aussi peut être) au sein de laquelle il exprime ses faiblesses, sa douleur, sa fragilité et cette obsession pour la Femme, depuis sa mère jusqu’à ses épouses et amantes, comme une malédiction qui ne lui laisse aucun répit, aucun apaisement. Une sorte de livre-thérapie pour exorciser ce mal être et ce dégoût de soi si prononcé, si destructeur.

A travers 6 parties, Ellroy décrit les relations féminines qui ont marqué son existence, sa quête inassouvie des femmes, ses fantasmes les plus intimes. La femme comme un être qui libère, influence, inspire ou détruit ; la femme comme une raison d’être encore en vie. La femme sans laquelle il ne peut rien être ni devenir, la femme qui sauve.

Ainsi l’auteur expose-t-il toute sa fragilité, se met à nu sans complaisance au risque de créer parfois un malaise chez le lecteur. Dans un style crû mais sincère et émouvant, il se livre entièrement. Trop ? Peut-être.

**Sincères condoléances**

**Erling Jepsen**

*15 mars 2011*

Allan n’a pas revu son père avant sa mort. Se sent-il soulagé par cette mort ? Allan ne sait pas vraiment. Son monstre de père est enfin mort et il ne sait pas bien quoi faire. Il envoie une couronne de fleurs à sa mère avec la mention « sincères condoléances ». La mère, s’en réjouit et appelle son fils. Maintenant qu’ « il » n’est plus là, elle l’invite à revenir à la maison. Sensible à cette invitation, Allan appelle sa sœur, Sanne, victime elle-aussi du père, et ensemble ils rejoignent le domicile familial dans la campagne jutlandaise.

Et là, rien ne se passe comme prévu. L’absence du père ne suffit pas à apaiser les angoisses et les traumatismes de l’enfance. La mère est si différente de l’image qu’ils ont bien voulu conserver depuis leur départ. Aux yeux d’Allan, elle apparaît soudain lâche et coupable. Sa douceur est étudiée ; son effacement, une tromperie pour ses enfants. Il y a comme un malaise, un trouble qui sème le doute dans l’esprit d’Allan. Il se sent démuni, tourmenté. Avec une certaine maladresse, de la naïveté aussi, Allan procède à une petite enquête et collecte des indices solides qui éreintent sérieusement l’innocence de la mère. Le père devient soudain une victime lui-aussi, un être qui l’a sans doute même aimé, à son insu. Ce revirement est complètement déstabilisant et place Allan dans une extrême confusion, une culpabilité soudaine aussi. Sa mère lui apparaît alors comme un être diabolique et manipulateur, à l’origine sans doute de l’éclatement familial.

Ce drame intime avec toute la violence qu’il contient est amené par l’auteur avec beaucoup de délicatesse, de drôlerie même parfois et subjugue littéralement le lecteur. Avec l’air de rien, il fait exploser l’image de la mère protectrice et soumise, douce et attentionnée pour la révéler calculatrice, perverse, dominatrice et fallacieuse. Sans drame ou presque, avec une justesse percutante, comme une résonance autobiographique. Un livre qui interpelle. S’il y a de l’amertume, de la rancœur et du chagrin, de la culpabilité, la désolation ne s’installe jamais et la tragédie n’aura pas lieu. Et cela est étonnant dans un livre prédisposé pourtant au désespoir et à la désillusion.

**Le caveau de famille**

**Katarina Mazetti**

*21 mars 2011*

Pour qui n’a pas lu ***Le mec de la tombe d’à côté***, cette lecture ne s’impose pas. Elle reprend les mêmes personnages et leur fait vivre de nouvelles situations sans d’autre originalité que le décalage de milieux sociaux opposés, certes exprimé avec drôlerie dans le précédent roman mais bien fade dans le second, avec une impression de déjà vu et de déjà lu..

Dans ce deuxième volume, Désiré se retrouve enceinte de Benny. Commence alors une vie de couple, finalement très ordinaire, avec des hauts et des bas. La routine s’installe au fil des ans et plus rien alors ne nous surprend. Et c’est là qu’est la déception. Désiré, si dynamique, enjouée, drôle et originale devient une mère de famille fatiguée, nerveuse, impersonnelle. Comme si la maternité lui avait ôté toute sa finesse d’esprit, son charme. Elle se retrouve cantonnée aux tâches ménagères, s’occupe des enfants, délaisse peu à peu son travail, régresse intellectuellement sans jamais vraiment réagir. Et cette résignation est désolante. Benny, lui, poursuit son activité agricole avec les aléas conjoncturels plutôt mauvais, et les dettes qui s’accumulent, fatigué par les gosses malades, les nuits courtes et une femme moins désirable qui est devenue mère à temps plein. Un quotidien convenu qui s’emboite finalement assez bien avec celui de Désiré. Comme si, finalement, tout rentrait dans l’ordre, au profit d’un malheureux ennui pour le lecteur.

Certes, le rythme est toujours aussi alerte (style nerveux, phrases courtes), l’alternance des points de vue des deux narrateurs, un atout qui donne de l’envergure au récit. La lecture est fluide et agréable, facile et légère mais au final, une lecture qu’on oublie aussi vite qu’on l’a lue. Humour et finesse en moins (la caricature est un peu forcée parfois). Décidemment, pour votre bonheur, restez près de la **tombe** et refermez le **caveau** !

**Quatre jours en mars**

**Jens Christian Grǿndhal**

*24 mars 2011*

C’est un peu malgré elle et de manière brutale qu’Ingrid Dreyer, 48 ans, se retrouve face à elle-même et se livre à une introspection douloureuse. Son fils Jonas a été conduit au poste de police de Copenhague pour avoir tabassé avec des copains, un jeune immigré invalide. C’est un jeudi, premier jour des quatre qui constituent cette histoire et qui vont l’entraîner vers son passé, la confronter à ses choix, faire jaillir sa culpabilité, ses doutes et ses échecs.

Constat amer et cruel, sans appel, d’une femme ordinaire dans un quotidien finalement banal.

Ces retours sur le passé apportent peu de réponses mais traduisent avec justesse et sensibilité la mélancolie, la tristesse, la honte et la déperdition d’Ingrid. Elle n’est pas heureuse, n’a pas su aimer ni être aimée même peut-être ? Beaucoup de désillusions accompagnent ce retour sur soi, resserré sur quatre journées éprouvantes dont la fin est un vrai traumatisme, violent et dérangeant.

**Le père et l’étranger**

**Giancarlo De Cataldo**

*28 mars 2011*

Pour Diego, vivre avec un enfant lourdement handicapé est une autre vie, proche de la mort. Aussi lorsqu’il rencontre Walid, au centre hospitalier où son fils reçoit des soins, sa vie s’éveille brusquement. Il peut échanger, parler de sa douleur avec franchise. Bientôt ces rencontres régulières avec le père du « petit monstre » deviennent un rendez-vous attendu et bienfaisant. Une amitié entre deux êtres que tout sépare mais que relie un fils handicapé. Diego a l’impression de reprendre goût à la vie, change son regard sur son fils, apprend à communiquer avec lui et le poids à porter semble s’alléger. L’harmonie des deux hommes est puissante, lumineuse dans la tragédie qu’ils traversent tous les deux, comme une compensation vitale à la douleur quotidienne qu’ils endurent*.* Lorsque Walid disparaît brusquement sans prévenir, Diego perd pied, voit son existence s’effondrer.

Sur fond d’intrigue politico-policière, Diego part à la recherche de son ami, n’a de cesse de le chercher, malgré les mises en garde des services secrets. Sa quête est désespérée ; au-delà de la raison, de la peur, il s’engouffre dans un milieu louche, bien loin de son quotidien mais ne lâche pas. Il est prêt à risquer sa vie pour retrouver cet homme dont l’amitié lui a redonné une existence, un sentiment d’être, une dignité, un éclat dont il s’était défait à la naissance de son fils. Et ce sentiment est devenu essentiel.

Plus que le suspense et l’enquête, finalement ténus, posés là comme un prétexte, le roman touche par sa faculté à aborder des thèmes sensibles sans excès de pathos. Avec beaucoup de délicatesse et une grande sincérité, il exprime la difficulté d’être père d’un enfant handicapé. Il dit avec force et intimité la douleur, la souffrance, le sentiment d’impuissance, la culpabilité qui nous étreignent face à l’infirmité, la différence.

Une lecture dont on s’imprègne facilement, grâce à une écriture sensible, un style concis, sans fard qui touche au cœur… d’un coup direct !

**La fortune de Sila**

**Fabrice Humbert**

*29 mars 2011*

Voici le récit glaçant d’une société capitaliste en perdition.

Simon et Matthieu, les traders français, Lev, l’oligarque russe, Ruffle, l’Américain véreux des « subprimes », sont les acteurs universels d’un monde qui sombre peu à peu dans la folie et l’horreur où l’argent, le pouvoir, l’ultralibéralisme, la vanité et l’ambition personnelles à outrance sont les valeurs essentielles pour « réussir ».

Le profit est leur seul mot d’ordre (assumé ou non), avec un mépris des plus pauvres. Une description écœurante et violente, indécente même, où les personnages ont perdu toute humanité mais vont s’enfermer peu à peu dans une solitude immense et destructrice.

Il y a bien quelques femmes, plus sensibles, assaillies par la culpabilité, mais qui échouent dans leur tentative pour redonner dignité et raison à leurs maris. Comme si, dans ce monde déshumanisé et corrompu, elles n’avaient pas leur place.

Et puis il y a Sila, l’Africain déraciné, dont les valeurs opposées apaisent et rassurent, illuminent ce monde qui se délite et laisseraient à penser qu’un autre chemin est encore possible.

Mais n’est-il pas déjà trop tard ?

En tout cas, un récit nécessaire, convaincant et opportun.

**Ikigami (tome 1)**

**Motorô Mase**

*12 avril 2011*

Pressée par les ardeurs de mon fils, grand amateur de manga, je me suis finalement décidée. Voilà, c’est fait, j’ai acheté un manga. j’ai, entre les mains, « Ikigami » de Motorô Mase.

Sans réelle conviction ni plaisir particulier, je commence la lecture. Au départ, c’est plutôt laborieux. Je me sens maladroite à partir de la fin et à lire de droite à gauche. J’ai de nombreuses hésitations, me trompe de sens plusieurs fois mais je persévère et au bout de quelques pages, je me sens littéralement portée par l’histoire. A ma grande surprise, je ne vais pas lâcher ce livre avant la fin, complètement subjuguée, littéralement imprégnée par le graphisme et l’intrigue, sombre et terrifiante.

Ikigami raconte le destin de jeunes gens condamnés à mourir avant 24 ans, au « nom de la loi pour la sauvegarde de la prospérité nationale ». Ils sont désignés, dès leur plus jeune âge, de manière aléatoire et sont avertis de la date de leur mort, juste 24 heures avant, par un avis de décès (ikigami). Ce volume raconte justement les dernières heures de deux adolescents et le travail ingrat de Fujimoto, fonctionnaire chargé de leur remettre cet avis.

Les dessins, vraiment beaux ont touché mes sens. Les traits des personnages, si expressifs ont retenu toute mon attention. J’ai ressenti la détresse des héros, leur peur, leur grande solitude face à la mort, ce sentiment d’injustice et d’impuissance qui les accablent et j’ai souhaité ardemment les accompagner jusqu’à l’issue fatale, submergée par une compassion et une empathie inattendues.

Une lecture pleine d’effroi, de tristesse et d’angoisse qui frappe notre conscience et notre âme. Et interpelle encore longtemps après.

C’est décidé, je me procure le tome 2 sans tarder !

**Le sang des pierres**

**Johan Theorin**

*11 avril 2011*

Ce roman se passe à nouveau sur l’île d’Öland. Cette fois-ci l’intrigue se déroule au printemps, l’île reprend vie peu à peu avec le soleil qui revient et la nuit de Walpurgis (grande tradition suédoise) qui s’annonce.

Dans les romans de Theorin, si profondément suédois, la nature joue un grand rôle et l’île devient le personnage central. Elle est présente, omniprésente et régule toutes les intrigues humaines. Elle n’est pas seulement le cadre de l’histoire ; elle est l’histoire et cette particularité rend l’œuvre de Theorin assez inédite, lui donne une touche personnelle séduisante et originale, presque anthropomorphique.

Loin du thriller violent et sanglant de certains polars suédois, « le sang des pierres » révèle un drame sans outre-mesure. Pas de violence insoutenable ni d’hémoglobine à outrance, ni de suspense insupportable. La tension est là pourtant, plus sourde ; sans effets voyeurs, délicate et discrète, raffinée même. Le lecteur n’est jamais malmené ni effrayé et pourtant, il vibre, se passionne pour l’histoire intime de couples, de familles et l’enquête qui l’accompagne, savoure également le style poétique de l’écriture.

 Les contes et légendes anciennes s’immiscent naturellement dans un décor sauvage, déjà étrange et s’interpénètrent ensuite aisément au sein des secrets de famille, des non-dits. Comme une harmonie. Il surgit alors un trouble qui ajoute au mystère de l’histoire. Ici, les Elfes et Trolls inquiètent le lecteur en quête de preuves tangibles. Sans jamais pourtant disculper une réalité concrète bien authentique, ils révèlent angoisse et peur, mélancolie, de manière un peu appuyée parfois mais sans jamais ôter de l’intérêt et une grande sensibilité à l’histoire.

Un roman plein d’images et d’humanité, de secrets douloureux, de sensations, d’odeurs, de bruit et de lumière, de grâce même, alors que l’intrigue navigue pourtant dans l’univers glauque de la presse pornographique.

**Hors-service**

**Solja Krapu**

*04 avril 2011*

Finalement, cela peut avoir du bon de rester enfermé tout un week-end dans le local à photocopieuses d’un établissement scolaire. C’est la mésaventure qui arrive à Eva-Lena et qu’elle narre tout au long de ce roman, plutôt drôle, pétillant et distrayant.

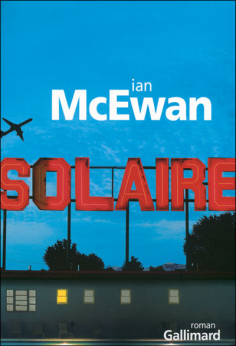
Notre héroïne est prof et mère de trois enfants dont deux ados en pleine crise. Dévouée à son travail comme à sa famille, elle vit finalement très peu pour elle et voit son mari s’éloigner peu à peu

En effet, dans la vie d’Eva-Lena, la routine a pris le dessus, pas vraiment insupportable ou douloureuse, mais posée là comme pour empêcher une remise en question trop personnelle et sans doute un peu amère. Elle semble accepter son quotidien, en se plaignant juste ce qu’il faut et vit, bon an mal an, en conformité apparente avec elle-même et ce qu’on attend d’elle.

Pour rester conforme à son image, elle n’a de cesse d’établir des listes pour tout, comme si l’organisation de son quotidien ne pouvait tolérer aucun imprévu, aucune entorse. Tout est figé, rigoureux et bien terne mais permet à Eva-Lena de maîtriser, de se sentir forte. Toutes les exigences et devoirs qu’elle s’impose, telle une « wonder woman » enferment son existence dans des valeurs et des principes étouffants avec l’illusion de se protéger. En vain.

Maintenant, lorsque Eva-Lena est contrainte de rester enfermée trois jours, seule, dans un local exigu, elle voit soudainement sa vie autrement et la légitimité qu’elle lui a accordée jusqu’à présent pourrait bien se modifier. Elle ouvre les yeux, se met à penser à elle, à son développement personnel, à sa quête du bonheur. Elle se regarde bien en face et cette introspection devient profitable pour notre héroïne. Paradoxalement, dans ce lieu clos elle atteint une certaine liberté. Enfermée, elle se libère ; sous pression, elle se laisse enfin aller, fait face à son intimité la plus crue et prend conscience de l’absurdité dans laquelle sa vie s’enferme, se délite, inexorablement.

Un roman qui sonne plutôt juste, léger, sans prétention aucune si ce n’est de distraire. A prendre comme tel, c’est plutôt savoureux.

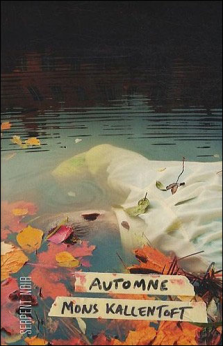
****

**Solaire**

**Ian MacEwan**

*14 avril 2011*

L’histoire commence comme un mauvais vaudeville. Michael Beard, la cinquantaine, gros, chauve, assez moche malgré tout mais intelligent, marié pour la 5ème fois est cocu. Horreur ! De surcroît, sa femme le trompe avec un vulgaire maçon,  lui le prix Nobel de physique. Même si de son côté, il ne s’est pas gêné pour comptabiliser 11 liaisons adultères en 5 ans, décidemment être trompé est insupportable et divorcer, inconcevable, surtout quand sa femme lui apparaît brusquement encore très séduisante et désirable.

En quelques lignes, le ton est donné. Ian McEwan nous plonge dans une comédie à la fois burlesque et cynique, hilarante même parfois. Même si le héros est antipathique, plein de défauts, il gagne toute l’empathie du lecteur, littéralement charmé, et emporte son adhésion lors de ses nombreuses péripéties désopilantes pour sauver la planète !

A travers ce personnage, c’est aussi la satire féroce de certains milieux universitaires. On rit beaucoup assurément même si les nombreuses références scientifiques en physique quantique et climatologie, souvent érudites, pèsent sur le rythme de l’histoire et ennuient un peu la non-scientifique que je suis.

Depuis Groucho Marx, j’avais rarement autant ri , un livre à la main.

**Automne**

**Mons Kallentoft**

*19 avril 2011*

Après « Hiver » et « Eté », j’allais retrouver Malin, ses collègues, sa fille ado et la ville de Linköping avec les couleurs sombres et humides de l’automne. Hélas, cette fois-ci, je suis restée en dehors, loin de la Suède et du commissariat de Linköping et Malin Fors m’a bien agacée, son intrigue, ennuyée. Quelle déception !

D’abord l’enquête démarre lentement. Notre commissaire est momentanément indisponible. Déprimée, fragilisée, elle boit de plus en plus et ce problème occupe une bonne partie du roman reléguant parfois l’enquête policière au second plan. De nombreuses fausses pistes et digressions se pressent dans la 1ère partie. Souvent vagues et peu convaincantes, elles plongent le lecteur dans l’agacement et l’ennui. Au début de la seconde partie, l’histoire semble vouloir se relancer, s’étoffe, prend du rythme et nous retient quelque temps. Puis tout bascule de nouveau ; Malin s’enfonce dans son alcoolisme et ses actes sont prévisibles et mornes.

La distance entre le roman et son lecteur est bien effective et crée la déception. Tout est trop convenu pour un roman à suspense et les rebondissements sont si maigres que ça fait flop. Espérons maintenant que « Printemps » saura réveiller nos sens et notre ardeur engourdis sans doute par l’excès d’alcool et de pluie d’« Automne ».

**L’indien blanc**

**Craig Johnson**

*28 avril 2011*

De vastes plaines, un horizon sans fin, une brise légère, quelques villes alentours. Nous sommes dans le Wyoming, en plein far-west.

Cette fois-ci le shérif Longmire accepte de quitter ses hautes plaines pour accompagner son ami l’indien Henry Standing Bear jusqu’à Philadelphie, une occasion pour lui de retrouver sa fille Cady, avocate. Cette dernière est victime d’un terrible accident et reste plongée dans un coma profond plusieurs jours. Juste le temps nécessaire à Longmire pour s’atteler sans hésiter à un travail d’enquête et l’achever victorieusement avec son talent habituel et un zeste d’humour à propos.

Epaulé par toute une famille de policiers très protectrice, Longmire excelle dans ses déductions, surprend par ses méthodes de shérif aguerri souvent en décalage avec le milieu urbain décrit ici mais néanmoins efficaces. Avec Longmire, cette enquête très personnelle devient aussi celle du lecteur. La proximité des personnages, leur honnêteté et leur sincérité séduisent plus que l’intrigue en soi, complexe sur la fin, trop détaillée et pas vraiment haletante. Mais chez ces êtres coulent un vrai amour, une amitié profonde, des liens fraternels puissants qui inondent le roman et lui donnent une lumière si particulière et intense, réellement convaincante. Les sentiments de loyauté, de bravoure imprègnent Longmire et son entourage et forcent le respect. Il est un vrai héros, noble et juste.

A travers son regard, l’auteur pointe l’absurdité d’une société où la réussite est devenue principalement individuelle, arrogante, malhonnête voire stupide, où la justice est corrompue, bien éloignée des sentiments de solidarité et de fraternité du comté d’Absaroka. Là-bas, dans les hautes plaines du Wyoming, l’air est sain, on respire à plein poumons, sans contrainte ni artifice.

Humanité et grâce prennent vie au ranch, qu’on se le dise !

**Installation**

**Steinar Bragi**

*03 mai 2011*

Si vous souffrez de claustrophobie, redoutez les ambiances glaciales et si l’art contemporain ne touche pas vos sens, vous semble hermétique, alors n’ouvrez surtout pas ce livre, il est terrifiant.

Eva est une artiste amateur. Elle vient de quitter les Etats-Unis pour suivre son ami en Islande. Ils sont sur le point de se séparer mais Eva veut encore y croire. Elle s’installe, seule, dans un appartement moderne et neuf, prêté par une vague relation dans l’attente que Hafn se manifeste et accepte de la revoir. En échange de ce prêt d’appartement, elle s’est engagée auprès du propriétaire à soigner les plantes vertes et à nourrir le chat. Jusqu’ici rien d’anormal. Sauf qu’il n’y aucune plante verte dans l’appartement et que le chat apparaît et disparaît alors que toutes les issues sont fermées.

Dès lors, le ton est donné, angoissant et oppressant. On sent qu’il va se passer quelque chose d’horrible mais on ne maitrise rien encore (ni jamais d’ailleurs). On ressent une tension, un malaise mais aucun événement horrible ne semble vouloir encore surgir. Cette latence est déjà insupportable pour le lecteur qui hésite à tourner les pages et à affronter la seconde partie.

Là, Eva ne quitte plus l’appartement aseptisé, est en proie à des cauchemars de plus en plus violents et réalistes, sombre dans une paranoïa invalidante et douloureuse. Le lieu devient inhospitalier et complètement destructeur de la personnalité d’Eva. Aux hallucinations se mêlent des tortures insoutenables. Et à un moment, le lecteur se retrouve complètement perdu. Il ne sait plus s’il doit soutenir une femme névrosée, fragile mais saine, victime d’hommes vils et sadiques ou bien reconnaître qu’Eva a elle-même sombré dans une folie hautement délirante et meurtrière.

J’avoue je me suis perdue dans l’histoire et j’ai beaucoup souffert. L’angoisse d’Eva m’a profondément affectée ; je redoutais chaque page que je tournais. Lorsque je reprenais le livre, lu par à coups, tellement, il me dérangeait, je craignais ne pouvoir l’achever mais pourtant il m’intriguait. Et jamais, je ne me suis sentie apaisée ou soulagée. J’ai bataillé durement pour atteindre les dernières pages et lorsque la compréhension même de l’intrigue m’a submergée, j’ai lâché prise et j’ai littéralement sombré. Je me suis alors détachée d’Eva et l’oppression est nettement retombée. J’étais sauvée !

**Les années cerises**

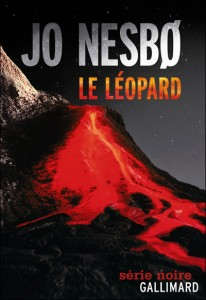
**Claudie Gallay**

*06 mai 2011*

Le narrateur est un jeune garçon de 12 ans, « l’anéanti », fragile et solitaire, un peu malmené par une mère paumée et dépressive, peu aimante et violente parfois et un père absent. Ils habitent dans une maison qui menace de s’effondrer mais que sa mère refuse de laisser et chaque jour qui passe voit le jardin s’affaisser jusqu’à la disparition du cerisier dans le gouffre.

Ce bref roman égrène des instants de vie de l’enfant, tour à tour mélancoliques, hypersensibles et poétiques. Ils témoignent avec douceur de moments pourtant cruels où le manque d’amour maternel affecte et perturbe et peut donner envie de mourir, même quand on est enfant.

Mais il y les grands-parents aimants et paysans, les parties de pêche, la balade en bord de mer avec l’oncle François et la sœur de Paulo qui illuminent la vie et contrebalancent l’existence difficile ; tous ces petits riens qui offrent à l’Anéanti des moments de bonheur et soulagent son quotidien amer.

Et puis au final, tout s’apaise quand la maison s’effondre. *« Le bonheur, finalement, c’est pas si compliqué »*. Peut- être cette impression justement de simplicité, de naïveté qui ne m’a pas toujours émue mais parfois ennuyée. Après lecture, un léger goût d’inabouti m’imprègne ; il a manqué la grâce et la profondeur. Mais le style très personnel de Claudie Gallay (phrases courtes, notamment) offre au récit une spontanéité agréable et un rythme fluide pour une lecture en continu, délicate et reposante.

**Le léopard**

**Jo Nesbo**

*10 mai 2011*

Ce livre est juste EPOUSTOUFLANT ! Il pèse près de 1 kilo, soit plus de 760 pages et s’il est mal aisé de l’emporter partout, il est pourtant bien difficile à lâcher. Déjà inconditionnelle de l’inspecteur Harry Hole depuis ses débuts, j’avoue, cette fois-ci, le plaisir de lire a été incommensurable, rarement atteint en matière de polar, à un niveau bien au-dessus de « Millénium », sans hésitation aucune. J’ai savouré chaque page, me suis sans cesse étonnée des multiples rebondissements, ai été saisie d’effroi maintes fois, me suis exclamée toute seule à haute voix, surprise et déroutée ; littéralement ébahie et épatée par l’intrigue et la virtuosité de l’auteur. Un plaisir de lecture de bout en bout, sans relâche ; c’est assez rare. Je vous le dis, ce roman est magistral, sans doute le meilleur de Jo Nesbo à ce jour. Brillant et percutant. Un vrai coup de maître !

A LIRE ABSOLUMENT !

**Syster**

**Bengt Ohlsson**

*15 mai 2011*

Marjorie est encore une petite fille et doit affronter la disparition de sa sœur aînée, Miriam. L’histoire se passe à une époque indéfinie, dans un pays non mentionné comme si ces imprécisions traduisaient l’universel. Difficile de vivre cette absence, ce sentiment de mort, la transformation inévitable de la famille, l’évidence que rien ne sera plus comme avant au seuil d’une adolescence qui suscite déjà tellement d’interrogations et de transformations. C’est pour tout cela sans doute que Marjorie va passer quelques jours chez sa tante Ilse ; pour sentir l’éloignement du drame, atténuer le traumatisme bouleversant et continuer à vivre, malgré tout.

Roman d’apprentissage sensible, si intime qu’il aurait pu être écrit à la 1ère personne, servi par un style épuré et sobre qui traduit toute la délicatesse, la discrétion des personnages et le drame très personnel qu’on n’ébruite pas, qui se vit resserré, loin des autres. Cette distance que le lecteur perçoit, qui le place par moments un peu à l’écart, comme un étranger mais qu’il accepte, par retenue exprime sans doute au mieux l’ambivalence du roman, à la fois secret et réservé mais aussi touchant et familier.



**Charly 9**

**Jean Teulé**

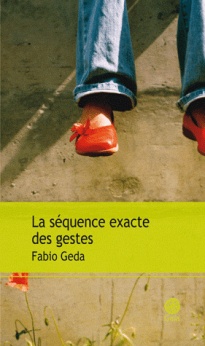
*17 mai 2011*

Charly 9 est un jeune roi, il a 22 ans, fils de la redoutable et diabolique Catherine de Médicis. Ni valeureux ni combatif, sans véritable envergure, il règne malgré tout. Sa renommée ne se doit, visiblement, qu’au massacre de la Saint-Barthélémy, qu’il aurait ordonné sous la contrainte familiale. Depuis lors, il a sombré dans une déroute qui le conduit inexorablement à la mort. Sa raison vacille et Jean Teulé choisit donc de raconter avec une imagination foisonnante (bien servie par l’Histoire), haute en couleurs, les quelques mois de folie supposés qui scelleront son destin tragique.

Peu importe la véracité des propos, le ton est donné, truculent, en verve, léger et drôle même, alors que les scènes débordent d’horreur, décrivent une violence inouïe, insoutenable pour une civilisation moderne. Et tout l’art de Jean Teulé est là : raconter l’horreur avec détachement, exprimer la cruauté la plus ignoble, presque en douceur, avec frivolité et plaisir. Sans choquer.

Son écriture gouleyante, vraiment libératrice, reste un bonheur de lecture et les mots rares, désuets, d’une autre époque qu’il utilise ça et là dans son récit, mêlés à des propos argotiques, apportent une tonalité originale et réjouit le lecteur sensible aux sonorités inhabituelles. Le texte vit, esbroufe ! De même, les propos grossiers, vulgaires (jurons à foison !) de la régence rappellent la sauvagerie de l’époque, l’esprit étroit et limité de ceux qui gouvernent. Par la puissance de son langage, le rythme vif du récit, Jean Teulé interpelle, peut être davantage que l’intrigue elle-même.

Les anecdotes qui ponctuent le récit pimentent avec délice le roman qui vire cependant (et hélas !) au gore à mesure que l’on approche de la fin. Ce roi sanguinolent qui traduit avec force la vanité de l’existence et du pouvoir inonde de sang les dernières pages, dégage une odeur de putréfaction et de mort. A l’excès. Mais cela reste une affaire de goût !

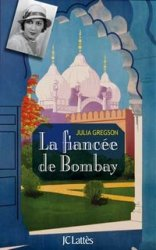
**La séquence exacte des gestes**

**Fabio Geda**

*23 mai 2011*

Ascanio travaille dans un foyer qui accueille des adolescents difficiles à Turin*.* Ce récit raconte son travail mais aussi la vie qui le mène, comme son amour pour sa collègue Elisa. Il raconte aussi la vie de ces enfants qui l’accompagnent dans son travail. Et plus particulièrement celle de Marta et Corrado. De jeunes ados encore rêveurs, accrochés à un espoir de vie meilleure, matures et opiniâtres, avides de liberté.

A travers le récit de Fabio Geda se dévoilent des existences abîmées mais touchantes, décrites avec beaucoup de tendresse et de sensibilité, sans excès de gravité. Il exprime la souffrance inavouée des enfants mais aussi leur instinct de survie, leur détermination pour parvenir à recréer du lien familial , au-delà des obstacles ou des craintes, leur envie de vivre comme ils l’entendent. Toutes les émotions sont là, sans tapages ni effets, sincères, bien réelles ; elles sont *« la séquence exacte des gestes ».*

Quelquefois cela déconcerte : lit-on un roman, un témoignage brut, une séquence de vie à un moment donné, sans préliminaires artistiques ni parti pris de l’auteur ? Peu importe, en fait. Le récit défile et retient l’attention, sans tire-larmes ; met en évidence un métier rarement évoqué dans les romans avec une précision exacte, sans jugement mais avec beaucoup d’attachement. Une authenticité à valeur biographique puisque l’auteur a exercé le métier d’éducateur. Un bel éloge professionnel, porteur d’espoir, rempli d’humanité. Et cela fait du bien.

**La fiancée de Bombay**

**Julia Gregson**

*27 mai 2011*

En quête d’exotisme, d’aventure, de romantisme et d’émotions, de suspense aussi, ce livre est fait pour vous. Une comédie romantique passionnante et intrigante, sans excès de mièvrerie ou de sentimentalité bon marché. Certes, on frémit, on palpite, on pleure (presque), on s’agace quand même un peu parfois (mais si peu) mais, surtout, on se détend et, en définitive, on savoure une lecture vraiment agréable. Un authentique moment de plaisir, bienfaisant et coloré qui facilite l’évasion et la rêverie, si opportun en période de crise et de marasme. Aussi, n’hésitez plus, faites fi de vos préjugés sur le roman sentimental et plongez avec délice dans l’Inde britannique des années 1930.

Octobre 1928, Viva, Rose et Victoria, trois jeunes anglaises embarquent à bord du Kaiser-I-Hind pour rejoindre Bombay en deux semaines. Cette croisière, qui lance l’aventure, révèle peu à peu les personnalités des trois jeunes femmes.

Trois portraits de femmes exaltées pour une lecture enthousiasmante, et terriblement romantique.

En filigrane des aventures sentimentales de nos trois héroïnes, se dessine discrètement un contexte historique en pleine mutation qui donne de la force au récit, une profondeur et une réalité affirmées. Le Raj britannique est en passe de s’effondrer, des extrémistes prônent la rébellion et en même temps, Gandhi commence à rassembler le peuple inquiet. Ce contexte historique entraîne également la transformation des êtres, les fait mûrir et s’ouvrir au monde. L’auteur sait aussi s’attacher à décrire avec sensibilité la société indienne et excelle dans l’art de dépeindre les odeurs, les sensations d’une ville grouillante et colorée.

Les émotions foisonnent et détonnent, enchantent le lecteur (plutôt la lectrice, c’est certain !) qui vibre au fil des pages. Ce roman saura vous emporter loin de vos préoccupations (estivales ou non). Une réjouissance qu’il serait dommage de laisser passer, en vacances ou pas, d’ailleurs.

**La fille américaine**

**Monika Fagerholm**

*06 juin 2011*

Voici un roman troublant sur les affres de l’adolescence, la découverte de soi, l’éveil à la sexualité, les amitiés exclusives dans les années 70.

Tour à tour, sans véritable logique temporelle, des enfants devenus adultes s’expriment sur la disparition d’une jeune fille américaine, Eddie, venue rendre visite à sa tante et retrouvée noyée dans le marais de Bule.

Sous des allures de thriller, ce roman exprime, souvent dans la confusion et l’excès de descriptions, les sentiments d’angoisse, de peur et de doute, le malaise qui s’exhalent des êtres adolescents en quête d’identité. Ancré dans une période psychédélique, il se fait l’écho, dans sa forme même, d’une ambiance destructurée, onirique et parfois délirante où désenchantement et douleurs de l’âme habillent des êtres fragiles. De nombreuses références musicales (extraits de chansons), liées à la période décontenancent le lecteur non initié et ôtent à la lecture une certaine fluidité.

Néanmoins le caractère inédit du roman, presque expérimental retient l’attention et traduit avec éclat le monde hermétique de l’adolescence.

**Le poids du papillon**

**Erri de Lucca**

Gallimard

81 pages

9782070129355

*06 juin 2011*

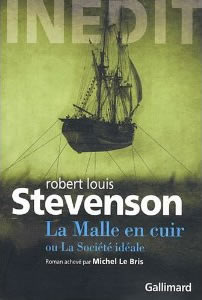
Entre balade poétique, véritable ode à la Nature et conte philosophique, ce court texte d’Erri de Lucca impressionne. Concis dans sa forme, il déborde pourtant de sensations multiples que l’on savoure à travers une langue superbe et lumineuse. Une harmonie parfaite entre les mots et l’histoire qui décuple l’envie de lire puis de relire à l’infini, pour finalement s’imprégner d’un bonheur pur. Ou comment un texte peut séduire sans effets ni artifice parce qu’il est **simplement** beau.

Un chamois, chef de harde depuis de nombreuses années, puissant, règne là-haut dans les Dolomites. Mais le temps est venu d’abandonner sa charge de roi. Celui qui a tout vaincu, même les aigles, celui qui a su échapper aux fusils de l’homme va mourir, il le sent. Mais sa dernière saison doit lui permettre d’accomplir encore une chose : triompher de l’homme qui a tué sa mère.

En contrebas, il y l’homme justement, terriblement fort, le chasseur-braconnier, le maître, *« le roi des chamois »*. Il est seul et sent aussi la mort venir. Ce qu’il souhaite comme ultime combat c’est affronter le roi une dernière fois et le vaincre.

La rencontre aura lieu. Dans une nature sublime, en novembre, deux êtres vivants évoquent le lieu qui les a façonnés entre *« les pierres pointues »,* *les rochers suspendus »* *« les pins mugho »* et « *les* *sentiers invisibles* » ; c’est tout ce territoire qu’ils dominent. Révolutionnaire déçu ou roi des chamois, ils se confondent dans cet espace, respirent le même air, et *« flairent »* le même horizon. Le respect de la nature, le désir presque charnel qui les unit à la montagne affleurent chaque page.

Tel un long poème, on souhaiterait pouvoir retenir chaque phrase du texte, se les rappeler dans les moments de doute et de crainte, entendre leur douce musicalité apaisante, ressentir le souffle du vent, les parfums d’amande… Un livre qu’on ne range pas, qu’il faut garder à portée de main. Nécessaire et remarquable.

**La malle en cuir ou la société idéale**

**Robert Louis Stevenson /Michel Le Bris**

*13 juin 2011*

Ce roman raconte le rêve de six jeunes hommes à la recherche d’un nouvel Eldorado et prêts à construire ensemble les bases d’une nouvelle société. Pour réaliser cet ambitieux projet et gagner les îles des Navigateurs, ils partent à la recherche d’une malle en cuir, censée contenir la fortune dont ils auront besoin pour mener à bien leur expédition. Entre mésaventures rocambolesques et réflexions philosophiques sur la société idéale, Stevenson, exprime avec talent l’excitation et l’effervescence de la jeunesse, dans un style classique, certes un peu désuet mais qui offre à la lecture un attrait charmant.

A mi-chemin dans le récit, Michel Le Bris, avec beaucoup de grâce et de respect, poursuit l’intrigue et l’achève en douceur, sans oublier le pittoresque et les tribulations propres à une telle aventure. L’épilogue est là, sous forme d’œillade à Stevenson, sympathique et modeste, comme pour ne pas trahir l’auteur et rappeler l’intrusion, discrète et agréable d’un inconditionnel.

Si la liaison entre les deux textes est plutôt heureuse et harmonieuse, il n’en reste pas moins que Michel Le Bris a dû écrire une bonne moitié du récit, réduisant ainsi l’empreinte de Stevenson. De plus, les personnages auraient pu gagner en consistance, au fil des pages. Mais ils sont souvent restés flous, assimilés au groupe, sans réelle personnalité, ni force romanesque.

Ils ont manqué d’identité propre : seul regret pour une lecture agréable, un texte curieux servi par deux écritures savoureuses au sein de laquelle un chercheur (Michel Le bris) est consacré et contenté ; c’est évident !

**Mathias Evans et le monde d’Ervil**

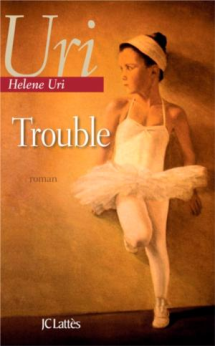
**Tom Giraud-Mauduit**

Société des écrivains

*16 juin 2011*

Peu préparée à lire des romans qui se passent dans un monde parallèle, peu habituée à jongler avec les pouvoirs magiques de chacun des personnages et surtout dépassée par le défilement ultra-rapide des actions qui constituent l’intrigue, je suis passée à côté de ce livre. Et pourtant le début est assez accrocheur.

Trois copains de classe se retrouvent en âge de passer dans un autre monde (s’ils le souhaitent) pour remplir une mission et sauver leurs proches. Leur courage et leur adresse, leur amitié inébranlable et leur drôlerie charment le lecteur, c’est indéniable mais augurent trop aisément de la chute. Une bande d’amis aussi sympathique ne peut que réussir et accomplir sa destinée sans que le lecteur ne frémisse un seul moment ou ne redoute le pire. Tout est attendu et un peu fade, finalement. De plus les péripéties qui constituent l’histoire sont nombreuses mais trop peu abordées, manquent d’envergure et finissent par lasser. Le lecteur ne pénètre pas dans l’histoire, il la survole car aucun détail, aucune fausse piste, aucun rebondissement ne le retiennent. Rien ne l’emmène, ne le porte à rêver car l’impression de superficiel, d’inabouti domine. Tout va trop vite pour le lecteur (adulte) peu préparé au rythme effréné de ce jeune auteur. Une lecture sans doute réservée à une jeunesse « active », qui se délecte de passer d’images en images en un brin de mots, qui fait peu cas de descriptions jugées souvent inutiles. Du rythme, du rythme, encore du rythme, jusqu’à essoufflement. Néanmoins le texte est servi par une écriture soignée et offre ainsi une lecture facile et agréable. Et puis, pouvoir partager une lecture avec son enfant est une expérience assez savoureuse pour que le plaisir intime de la lecture devienne soudain plus secondaire, moins nécessaire.

**Trouble**

**Hélène Uri**

Jean-Claude Lattès

*28 juin 2011*

Ce roman ressemble à un drame théâtral. 6 personnages occupent la scène et selon les tableaux, le drame se raconte et se vit à travers le regard de chacun des protagonistes. Les décors sont sobres, dénués de tout artifice, comme pour ne pas dérouter le lecteur, le mener ailleurs. Comme pour traduire également l’universalité d’un drame ordinaire.

L’histoire est simple, en effet ; Marianne et Karsten mènent une existence plutôt heureuse et banale. Mariés, ils sont les parents comblés de deux filles, Elise et Henriette. Les années défilent, les soucis quotidiens se gèrent mais la relation entre deux êtres qui se sont aimés évolue, se transforme de manière indicible, perd de son éclat, s’use.

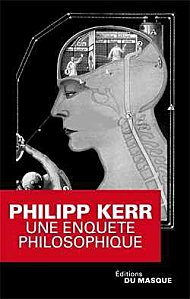
Marianne est ébranlée, en colère. C’est dans cet état d’absence de discernement, que les premiers doutes de Marianne s’éveillent et transforment son regard sur Karsten. Et là aussi un ensemble de petits détails insignifiants, d’ordinaire, va progressivement semer le trouble chez Marianne, le juge Edvard qu’elle va contacter et le lecteur, lui aussi, malmené par le doute.

Les soupçons d’inceste de Karsten sur ses filles deviennent le combat du juge Edvard, hanté lui-même par un souvenir d’enfance, déclencheur de son engagement. Un effroyable processus de condamnation s’enclenche, telle une mécanique bien huilée et Karsten sera condamné.

Mais ce roman raconte aussi, dans un 2ème temps et quelques années plus tard la douleur incommensurable du condamné-innocent, le sentiment de vide qui le plombe, sa tentative de réhabilitation auprès de ses filles met en scène également le juge désormais âgé et conscient de l’erreur judiciaire qu’il va tenter de réparer.

Tous les rouages de la tragédie sont décrits, sans jugement ni parti pris ; l’attitude adoptée par chaque personnage n’est jamais condamnée ou décriée car chaque être s’est imprégné finalement de sa Vérité et a agi en fonction d’elle, avec honnêteté.

Une lecture sombre et éprouvante, portée pourtant par une écriture douce et un rythme lent, comme pour apaiser la douleur.

**Une enquête philosophique**

**Philip Kerr**

Editions du Masque

***23 juin 2011***

,

Difficile de ranger ce livre dans une catégorie spécifique tant son aspect est protéiforme. Il déstabilisera assurément le lecteur un brin rigoureux, habitué aux marques d’un genre littéraire précis. Ici l’histoire oscille entre anticipation et intrigue policière, questionnement philosophique et réflexion ardue, sérieux et drôlerie. Il suscite, de la part du lecteur, une grande disposition d’esprit, un peu de temps aussi pour s’adapter, se saisir du roman et finalement se complaire dans une histoire complexe et très exigeante. Muni de ces précautions, la lecture peut démarrer mais est susceptible de ressentir, ça et là, des instants d’ennui, des baisses de concentration, une lassitude aussi mais il est utile de résister, de ne sauter aucune page au risque regrettable de se sentir frustré. Car après coup, un sentiment de satisfaction jaillira, réconfortant et presque excitant. Un livre à explorer qui remue les méninges ! Et de temps en temps, cela fait du bien.

**Les oreilles de Buster**

**Maria Ernestam**

Gaïa

*01 août 2011*

Eva reçoit de sa petite fille Anna-Clara un carnet vierge. A 56 ans, lorsque le sommeil l’abandonne, écrire devient désormais une nécessité et l’espace d’un été, Eva se livre avec intimité, honnêteté et courage dans ce livre secret. Elle y relate sa jeunesse, exprime avec force ses souffrances, le manque d’amour d’une mère qui détruit l’enfant et l’entraîne alors vers les affres de la vengeance, décuple sa soif de justice et mène à l’impensable : le matricide.

Au fil des mots, dans un style doux comme apaisé, elle raconte avec précision et analyse, sa relation douloureuse et destructrice avec sa mère et comment finalement elle est passée à l’acte quelques années plus tard. Si la violence de cet acte semble inouïe et effroyable, elle est pourtant racontée sans excès, se teinte même parfois d’une certaine drôlerie, d’une légèreté poétique et ôte au récit tout effet dramatique, voire pathétique. Une lecture qui n’entraîne ni condamnation, ni pitié mais, au contraire, attendrit et trouble le lecteur, fasciné.

A travers ses récits intimes, Eva raconte aussi sa vie du moment, sa passion pour les rosiers qu’une tranchée menace d’abîmer, sa vie avec Sven, son attachement à Irène, une vieille femme « Alzheimer » délaissée par sa fille et un système de santé publique qui ne joue plus son rôle. Et chaque moment présent va trouver, au fil des pages, une résonance intime avec ce passé qu’elle a décidé de raconter, un sens, une raison d’être. Le passé légitime le présent et l’acte d’Eva, finalement.

Et pourtant, il a été difficile d’achever ce livre avec cette conviction. Etrangement, quelques jours ont été nécessaires après la lecture pour que commence à se dessiner le sentiment qu’un tel drame était inévitable. Un livre émouvant mais déstabilisant à certains égards. Eva est une femme attachante, même si elle a peu de complaisance vis-à-vis d’elle-même. Elle ne quémande aucune compassion, impressionne par son extrême et froide lucidité et de ce fait, dérange le lecteur, partagé entre le besoin de la consoler et celui de la condamner, malgré tout. Eva est comme inatteignable, seul regret pour le lecteur empathique.

**Vie imaginaire de Lautréamont**

**Camille Brunel**

Gallimard

*04 juillet 2011*

Sous formes de scènes chronologiques ce livre raconte la vie fulgurante (Lautréamont meurt à l’âge de 24 ans), toute empreinte de mystère, d’un jeune homme du XIXème siècle. Une enfance à Montevideo où l’absence de la mère, le contexte historique et l’autorité rigoureuse du père enveloppent un être effrayé, sous-tendent une violence constante que même Mana (la nourrice) ne saurait calmer. La mort rôde, oppressante et immonde sous forme d’épidémie (*vomito negro*), image cauchemardesque pour un enfant déjà inquiet. Aussi le voyage qu’il entreprend vers la France en 1859, séparé du père et de l’horreur devient *« bonheur éternel ».* Le lycée de Tarbes puis celui de Pau éveillent son désir d’écrire et la difficulté pour y parvenir. Même éloignée, la figure du père continue d’oppresser et de fragiliser une personnalité en construction. Plus tard, il rejoindra Paris et l’auteur, avec exaltation et poésie, se fait l’écho des rencontres formidables avec Verlaine, d’expériences amoureuses variées et libératrices ; traduit avec émotion la quête désespérée et destructrice de Lautréamont, ses souffrances intimes, ses doutes permanents sur son art. Puis les images de mort se dessinent de plus en plus ; l’effondrement du Second Empire et les ravages de la guerre offrent une vision apocalyptique de Paris.

Un texte tout en images, qui oscille entre rêveries et réalité ; une écriture foisonnante et brillante, parfois déstabilisante qui traduit toute l’érudition du texte. Malgré tout, l’émotion passe.

**Journal (1918-1920)**

**Nelly Ptachkina**

Editions des Syrtes

*17 août 2011*

Même si l’histoire de la révolution bolchevique ou la création de la République indépendante de l’Ukraine parlent peu au lecteur français, ce récit, d’une pureté troublante, écrit par une jeune fille adolescente, retient l’attention, éveille notre intérêt justement pour cette période tourmentée et suscite admiration tant la qualité de l’écriture, si intime, pénètre nos sens en profondeur et traduit avec une grâce évidente la fragilité du moment, son évanescence.

Nelly va mourir à 17 ans. Elle écrit son journal, entre 1918 et 1920 alors que la guerre civile se répand. Elle a 14 ans lorsqu’elle commence à écrire. Comme toute jeune fille, ses carnets intimes relatent le quotidien, expriment ses doutes, ses relations avec sa famille, ses amis, ses aspirations et désirs, ses inquiétudes, sa morosité passagère, ses émois ; ils sont le reflet d’une jeune femme en construction mais revêtent pourtant un caractère universel étonnant. Loin d’être narcissique, ce journal s’ouvre au monde et aux autres, surprend par cet intérêt collectif, sans cesse évoqué. Sa maturité précoce déconcerte et, au fil des pages, le lecteur oublie que c’est une jeune fille qui écrit.

Elle est saisissante de convictions, défend sa nation avec ferveur et on l’approuve tant elle est exaltée, sincère, grave aussi. Son engagement surprend; elle semble si éloignée des préoccupations adolescentes qu’elle effleure à peine, presque maladroite à les écrire. Ca et là pourtant dans ce journal, de rares touches aussi brèves qu’émouvantes rappellent au lecteur qu’une toute jeune femme se confie et ces paroles d’enfant apaisent un peu l’atmosphère sombre qu’elle dépeint. Elles sont une pause dans l’histoire tragique qui se dessine. Il y a également beaucoup d’innocence et de fraîcheur dans sa vision de la femme idéale et un féminisme d’avant-garde assez stupéfiant .

Nelly surprend aussi le lecteur par son extrême sensibilité, sa faculté à ne jamais se laisser aller au désespoir ou à la tristesse. Elle ne connaît pas encore la désillusion des adultes, vibre d’espoir et d’optimisme.

Si le journal souffre de quelques longueurs, il reste un témoignage efficace et percutant d’un pays, la Russie et délivre des émotions d’une rare pureté. Un livre sans fard qui fait pourtant éclat et touche par sa sensibilité délicate et limpide.

**Le silence ne sera qu’un souvenir**

**Laurence Vilaine**

Gaïa

*22 août 2011*

Comme ce livre est beau… mais tellement triste ! Page après page, le chagrin et la douleur sont racontés avec beaucoup de poésie, d’intimité et de profondeur et vont droit au cœur, bouleversent le lecteur, submergé par une émotion vive, imprégné entièrement du texte et des personnages qui le composent, si expressifs et attachants jusqu’à créer une empathie réellement troublante. Certes, une histoire qui fait de la peine, peut brouiller votre regard déjà humide et faire naître de réels sanglots mais tellement resplendissante de grâce et de pureté qu’on ne peut s’empêcher de l’aimer, de frissonner, malgré tout, d’un bonheur rare et puissant. Une lecture envoûtante, exceptionnelle dont on ne sort pas indemne mais qui fortifie et rend meilleur, c’est certain. Si vous pleurez, faites-le sans honte, le texte est sublime et, au regard de l’actualité, nécessaire et précieux.

Sur les bords du Danube, dans le camp slovaque de Supava, le vieux Miklus raconte son peuple. Sans fard, sans mentir, avec un ton un peu brutal, teinté de colère, de désillusion et d’amertume (les faits ne sont pas drôles), il décrit la communauté Rom dans toute son âme et crie sa désolation aussi. La boue, la poussière, le vent, la saleté, la misère, mais aussi la musique, la fraternité, l’amour jusque dans la folie : tout est poésie, beauté tragique, blessures profondes et peine à la fois. Une histoire de douleurs, une odeur de mort, qui se racontent comme une délivrance pourtant car le silence étouffe et condamne à jamais ; Miklus l’a bien compris.

A travers ses personnages, l’auteur dépeint avec un attachement profond, l’ensemble d’une communauté opprimée qu’aucune société ne parvient (encore aujourd’hui) à intégrer.

Mais ce texte n’a rien d’un plaidoyer en faveur des Roms ; il est plus que cela, mieux que cela : Un hommage vibrant, plein de poésie, aux êtres fragiles malmenés par la vie ; un précieux hymne à la tolérance. Un sacré beau livre !

**Trois hommes, deux chiens et une langouste**

**Iain Levison**

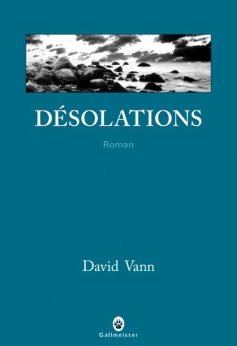
Liana Levi piccolo

*27 août 2011*

Trois copains trentenaires un peu paumés, englués dans le marasme d’une petite ville américaine en déclin, rêvent de sortir de leur misère sociale et de leur vie sordide en échafaudant « un plan de maître ». Totalement inexpérimentés, peu crédibles en malfrats mais déterminés, ils préparent l’attaque d’un fourgon blindé.

Sur un ton volontairement décalé, loufoque et plutôt drôle, l’auteur transforme ces pauvres types un peu minables, en vrais héros du gangstérisme américain et avec l’air de rien, sans aucune morale ou presque, propose une lecture effrénée et gaie, véritable moment de détente léger et enthousiasmant derrière lequel pourtant se dessinent les incohérences d’une société américaine injuste et peu sociale.

Une farce aigre-douce distrayante, pleine d’auto-dérision, tendre et féroce à la fois.

**Désolations**

**David Vann**

Gallmeister

*01 septembre 2011*

Après *« Sukkwan island »,* voici *« Caribou island »* (*« Désolations »),* pour le titre français), une autre île de la province de l’Alaska, à la fois grandiose, sauvage et effrayante où, décidemment il ne fait pas bon vivre. Dès les premières pages, le lecteur est en état de choc, happé par l’horreur de la première scène, et se demande bien comment il va pouvoir poursuivre sa lecture sans redouter le pire en tournant les pages. Car, dès le départ, il sent qu’un autre drame se prépare, la tension est palpable et oppressante, dérangeante, fait frémir, crée l’angoisse, fait souffrir et pourtant le lecteur ne va pas lâcher ce livre avant de connaître l’issue fatale, littéralement fasciné, mais très éprouvé. Une secousse, plus violente encore peut être que *« Sukkwan island »* car le drame semble finalement moins éloigné du quotidien, exprime certaines vérités qui ne mèneront pas tous les lecteurs au crime mais ébranleront certainement leur conception du couple, soulèveront sans doute des interrogations profondes. Aussi, soyez prêts, ce livre peut bouleverser une quiétude apparente et ternir des relations intimes plus complexes qu’il n’y paraît si l’on accepte de dépasser les apparences et de se montrer froidement lucide. Au risque de perdre beaucoup, peut être… Un livre destructeur !

Soutenu par un rythme lent et pénétrant, ce texte exprime avec une précision et une inquiétante justesse, la difficulté de communiquer, de pouvoir être soi en couple, de pouvoir être soi, simplement. Il analyse, jusqu’à l’obsession les comportements et sentiments humains les plus complexes et laisse le lecteur fragilisé, écorché.

Une atmosphère noire et glaçante. On ne sort pas indemne d’une telle lecture ; il n’y a pas d’échappatoire possible, la souffrance est bien réelle. Un livre qui fait mal, soulève tant d’émotions et de remises en question qu’il fait vaciller le lecteur tout entier.

**1Q84 (livre 1 et 2)**

**Haruki Murakami**

Belfond

*12 septembre 2011*

C’est étrange d’écrire la chronique d’une histoire encore inachevée dans sa traduction, de donner un avis sur un livre dont l’intégralité ne sera proposée au lecteur français qu’au printemps prochain. Ainsi, à un quart de la fin, livraison d’impressions provisoires et incomplètes, néanmoins enthousiastes d’un roman fascinant, énigmatique et unique, vraiment pas ordinaire… En un mot alors : un livre « extraordinaire », insolite ; véritable phénomène de société au Japon, à sa parution.

Si vous n’êtes pas familier du style « Murakami », vous serez sans doute décontenancé mais vite emporté et séduit par cet environnement onirique et sensuel. Et pour les fidèles, les inconditionnels, la magie opère de nouveau, se lit avec délice, si fluide ; imprègne tous nos sens et élève l’être tout entier dans un état d’apesanteur agréable et confortable, le libère entièrement. Comme un nirvana, absolu et intense. Vite, la suite !

Et pourtant l’histoire n’est pas simple, entre monde réel et parallèle mais pas totalement irréel, deux mondes en décalage : 1984 et 1Q84, mystérieux et surréalistes qui s’interpénètrent, se confondent même parfois, pour le plus grand bonheur du lecteur, chaviré, mais toujours en sécurité, sans excès ni violence, car l’auteur veille à maintenir le lien de compréhension, le fil conducteur qui ne se brise jamais mais dont l’extrême finesse permet la déroute, ça et là, exquise et relaxante. Se perdre un peu mais rester maître de sa lecture, vaciller sans jamais tomber, avoir la tête qui tourne, comme une ivresse légère qui ne donne pas mal à la tête, avoir envie de sourire et se sentir heureux : voilà l’effet « 1Q84 », au ¾ de sa lecture. Un plaisir qui ne se refuse pas.

**Mélanges de sangs**

**Roger Smith**

Calmann-Lévy

9782702141793

20,50 €

*19 septembre 2011*

Afrique du Sud, de nos jours. L’apartheid est bien révolu mais l’harmonie entre Noirs et Blancs est encore un doux rêve et les contrastes entre la population du Cap, une évidence bien visible. Les quartiers cossus, sont peuplés de Blancs et le ghetto noir des Cap flats regorge de malfrats, junkies et autres marginaux condamnés d’avance, sans illusions ni espoir d’une vie meilleure. Un lieu de désolation. Le mélange de populations s’effectue de jour mais la nuit chacun retrouve son « camp » et les intrusions « hors milieu, hors temps » sont une transgression dangereuse qui mène fatalement au drame. Alors, prudence !

Tous les personnages de ce roman vont se retrouver, à un moment, hors de leur territoire respectif et déclencher alors affrontements et ruptures fatals, dysfonctionnement inéluctable et destructeur. Une spirale infernale va tout emporter sur son passage, ne laissant personne indemne. Véritable chaos pour le lecteur, abasourdi par tant de violence, éreinté par le rythme effréné de l’histoire et attristé aussi par l’absence totale d’espoir ou de rédemption. Un roman vraiment noir.

Un livre sans rémission, brutal, cabossé qui n’est pas sans rappeler *« Zulu »* de Caryl Ferey.

Un premier roman remarquable, récompensé d’ailleurs par le « Deutschen Krimi Preis » et bientôt adapté au cinéma. A suivre, donc.

**Les vaches de Staline**

**Sofi Oksanen**

Stock

*30 septembre 2011*

Ce premier roman, sans doute en partie autobiographique, met en scène Katariina, estonienne et bientôt mariée à un Finlandais. Dans un pays sous domination russe, la fuite vers l’Occident est une épreuve, une démarche longue, déstabilisante qui oblige à renier une partie de soi-même .Une union qui décompose l’être humain tout entier, contre-nature à l’époque pour un bloc communiste hermétique. Une union qui oblige Katariina à renier son pays, sa langue d’origine, sa culture. Surtout ne rien transmettre de cela à sa fille, Anna, qui naîtra de cette rencontre *.* Oublier ce que l’on a été pour pouvoir exister. Aussi lorsque qu’Anna se construit, grandit, le déséquilibre s’amorce, les difficultés pour appréhender une identité complexe se succèdent, les problèmes relationnels s’amplifient et le trouble gagne peu à peu une jeune fille sans repères stables. Un père toujours absent qu’elle ne peut appeler « papa » et surtout une mère qui refuse de lui parler sa langue maternelle *m’a jamais dit un* alors qu’une grand-mère et une tante que l’on visite parfois confirment une identité estonienne réelle, empreinte de souvenirs concrets. Confusion qui engendrera la « boulimarexie » d’Anna, symbole d’une grande détresse.

Toutes ces confusions sont amplifiées, par la structure même du récit. Les allers-retours incessants entre plusieurs années, entre passé récent, présent et passé plus ancien, entre deux pays, compliquent un peu la lecture, ôtent toute linéarité à l’histoire, sèment le désordre, autant que les points de vue narratifs multiples. Anna dit « je » lorsqu’elle évoque son anorexie, devient « Anna, elle » par ailleurs.

A l’instar de « Purge », le fonds historique est important, imposant, omniprésent et pas vraiment immédiat dans la culture du lecteur français ; aussi devient-il parfois pesant et obscur, peu facilitateur d’une construction déjà bien anarchique. Bref, une impression d’éparpillement et de confusion qui n’aide pas à s’approprier l’histoire, agace un peu quand elle n’ennuie pas, définitivement ; mais traduit sans doute, avec excellence, l’incommunicabilité entre les personnages.

**La tristesse des anges**

**Jόn Kalman Stéfánsson**

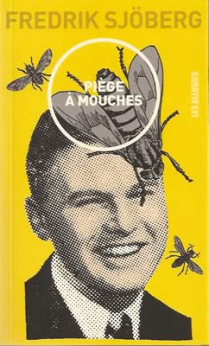
Gallimard

*10 octobre 2011*

Jens est postier en Islande, fin XIXème. A cheval ou à pied, quel que soit le temps, il parcourt le pays pour distribuer le courrier dans les villages les plus isolés et maintenir le lien entre les êtres. Ce n’est sûrement pas son salaire de misère qui le guide sur ces routes hostiles mais le devoir qui donne un sens à son existence et le maintient en vie. Au cœur de l’hiver, les conditions de travail sont épouvantables : le froid, la neige, le vent comme autant d’obstacles à franchir pour gagner les montagnes et traverser les fjords. Epuisé par sa dernière distribution, redoutant la mer déchaînée en hiver, pourtant incontournable pour gagner l’extrémité nord du pays, Jens est recueilli dans une auberge par Helga qui le persuade de poursuivre son périple avec *le gamin*, aguerri aux turbulences de la mer. Ensemble ils vont parcourir le chemin jusqu’au bout du monde, rencontrer ça et là des gens rudes et solitaires, éprouver durement les éléments, craindre la mort, ressentir l’amour, s’accrocher à des rêves pour ne pas sombrer et se parler, enfin pour ne plus se perdre. Véritable quête identitaire semée d’embûches, de doute et de découragement, de violence mais aussi de douceur et de beauté. Un voyage sans grandes péripéties si ce n’est celles de l’âme. Des émotions à foison, brutes et sensuelles, douloureuses ou apaisantes accueillies par les mots avec grâce et poésie, ressenties intensément par le lecteur qui frissonne à chaque page, trouve réconfort et chaleur dans la majesté de ces mots justement.

Dans un pays où les éléments naturels dominent l’être humain et l’éprouvent rudement, les mots sont le refuge, l’espoir, la force, le soutien inébranlable, l’expression du bonheur et de la joie, la conjuration de la peur.

Dans ce roman, ils sont pour nous, lecteurs, le reflet grandiose et sensible, sans artifice, de l’hiver éternel et de la rencontre de personnages à la fois mystérieux et envoûtants, bruts mais fascinants, d’une beauté inaltérée encore. Un livre à l’état pur.

**Piège à mouches**

**Fredrik Sjöberg**

Les Allusifs

9782923682174

224 pages

17 euros

*17 octobre 2011*

Voici un livre pétillant, à l’instar de sa couleur ; hors du commun, intelligent et drôle, captivant et réellement stimulant pour l’esprit comme pour le corps. Un livre qui donne envie de réfléchir sur l’existence, qui donne envie de se balader, de profiter de la nature. Un livre qui donne envie d’aller mieux, propose même des clés pour y parvenir avec l’air de rien, en toute simplicité mais avec beaucoup de finesse et de brio. Un livre subtil à découvrir de toute urgence.

Et pourtant, l’histoire peut paraître foncièrement insipide et rébarbative. Elle met en scène un narrateur entomologiste, passionné de mouches et grand admirateur de René Malaise (1892-1978), autre entomologiste suédois réputé pour l’invention d’un piège à insectes (le piège Malaise). C’est le récit d’une passion de collectionneur associée à une admiration pour un confrère et l’heureux prétexte également pour débattre tour à tour, sur l’amour, la mort, l’art, la nature, la science, la littérature, le temps qui passe ou encore le sens que l’on accorde à l’existence. Bref, un véritable petit traité de philosophie utile qui ne dit pas son nom, léger dans sa prose, sans prétention mais qui fait mouche !